

Voyage vers les sources ¹

Catherine Rossi

Pourquoi venir ? Pour me trouver ou me fuir, cela revient au même. Pour voyager, pour simplifier. Poussée par le désir de partir, de rechercher ce que j'ignore et qui pourtant est mien. Vers ce que je finirai par être le dernier jour de mon dernier voyage.

Celui de Tlemcen trouvait sa fin le lendemain matin. Il me restait une nuit, passée en grande partie dans le hall de l'hôtel des Zianides. Après mes errances dans la ville, je ne voulais pas remonter dans ma chambre et je ne pouvais aller ailleurs. Les gens de l'hôtel avaient éteint les lumières vers minuit. Le salon d'acajou était plongé dans la pénombre. La pleine lune se reflétait sur les marbres du patio andalou. Une raie de néon s'échappait des toilettes de l'entrée. El-Hachemi Guerouabi accompagnait la nuit d'un *chaabi* ² velouté. Avant de descendre, j'avais écrit après deux jours sans une seule ligne. Ce troisième et dernier soir était différent : l'approche du retour fait réfléchir.

1. Tlemcen, Tilmican, signifie les sources

2. Musique traditionnelle algéroise.

« Dernier soir... enfin pour cette fois-ci, parce qu'il me fallait croire à un proche retour. La lune est pleine et ronde... Que réserve-t-elle ? J'ai envie d'écrire, de dessiner, de tout faire. Ici, je revis sous le soleil, le ciel éblouissant tout le jour, lavé par la pluie, au cœur de la ville et de son histoire. Je voudrais m'y perdre, or il semble que tout le monde me connaît déjà ! M'ont reconnue le marchand de *kaak zine* –que j'appelle rolliettes– qui m'en avait offert le premier jour, Amria du café El Assila, le cousin du patron de l'hôtel et le garçon du kiosque à journaux. Le centre de la ville est tellement petit que l'on ne peut y disparaître. Y paraître... Mais quoi ? Qui suis-je ici ? L'épouse, l'amoureuse, la mère, la fille ? Je ne suis aucune...

Je suis le vent... le bleu du ciel et l'ocre des roches au dessus de l'Auberge Rouge ; je suis celle qui attend, que peut-être on attend également. Je suis mais ne serai plus demain... Un autre jour, pour quoi, pour qui ? Là, je suis la lune au dessus de la ville, je suis la terre que je voulais rapporter mais que je laisserai ici. Je suis mon regard qui se trouble, dans lequel pointent les larmes... Je suis mes yeux qui souffrent délicieusement de la lumière de Tlemcen avant de s'éteindre dans la noirceur de Paris... Je suis le vent encore et la prière qui monte, les voix qui résonnent dans l'appel, les mélodies qui tournent dans ma tête et troublent mon âme...

Je suis celle qui tremble d'être et celle qui veut rester libre de ses désirs... Aucun autre soir ne sera identique à celui-ci. Je ne serai jamais plus celle qui écrit là et attend, dans la lumière tamisée de l'hôtel des Zianides. Plus jamais, je ne serai celle-là. Pourquoi ce sentiment, ici ? Parce que la ville est chargée d'histoire qu'elle porte à travers les temps, trophées immenses qui ponctuent les rues et les collines, résis-

tant à l'assaut insolent de l'urbain ? Par contraste, oui, peut-être. Ou par conscience de ne vivre qu'un dérisoire passage, un voyage qui s'amenuise au fil des jours. Et ce soir pèse davantage, imprime sa marque, fugace mais sensible, indélébile jusqu'à ce que mon corps s'évanouisse et que la vie me quitte... Ici, elle paraît plus inconsistante et vaine... »

« *Car la vie d'ici bas n'est que jouissance d'illusion...* »³

Mon éphémère séjour à Tlemcen s'était changé en attente. De quoi ? Il m'était encore difficile de le dire : attente d'autres sentiments, d'un au-delà de moi ou peut-être de sa révélation par quelques voix inconnues... Les Marabouts, les Saints et les Mystiques ont façonné la ville, devenant éternels, réapparaissant pour la défendre de ses assaillants⁴, défiant le réel et le déroulement du temps. Cette ville plus qu'aucune autre déploie une grandeur discrète qui pousse à l'humilité et à la solitude. L'humain y perd de sa consistance et de sa superbe. Il s'abandonne à elle et ne mesure alors d'autres qualités que celles du passé et de la générosité des âmes.

Mon passage était si court ! Comparable à celui de la vie... Ce sentiment m'étreignait sans douleur. Tous les passages... Certains laissent quelques traces dans les mémoires. Les autres disparaissent, poussières impalpables, comme s'ils n'avaient jamais existé. Je suis de ceux-là.

3. Sourate III, verset 185 – Traduction J. Berque

4. Référence à l'histoire du siège de Tlemcen par le sultan tunisien Abou Farîs en 1427, au cours duquel les saints protecteurs de la ville vinrent combattre les assaillants. Parmi eux, se trouvait Sidi l-Hassen et Sidi Abou Madian... mort deux cent trente ans auparavant.

La nuit était tombée sur le cimetière situé en face de l'hôtel ; c'est le plus ancien de la ville, d'une beauté sans tristesse, simplement calme et clair dans l'ombre, hérissé d'ifs au vert profond comme la Foi immuable... Les jardins d'éternité ⁵... Je n'aurai existé ici...

Combien restait-il d'heures avant mon départ ? Je n'osais les compter. Rester... comme si l'on restait toujours ? Non, parce que rien ne serait identique. Il n'y aurait pas cette ferveur désespérée, cette saveur fiévreuse de l'instant.

Je n'avais existé ici que par quelques dessins qui, *Inch'Allah*, seront offerts à la ville pour en rappeler le souvenir aux voyageurs ⁶... La seule certitude, c'était bien de m'être perdue dans l'illusion. La ville m'avait ravie, volée dès le premier soir. Capturée, je fus conduite là où je ne pensais jamais aller et m'y suis égarée.

Trois nuits durant, je m'étais perdue dans la ville. À mon retour, j'étais persuadée de ne rien avoir compris. Rejetée, abandonnée, je me sentais aimée et haïe tout à la fois. Je désespérais de retrouver le fil qui me sortirait du labyrinthe de mon égarement. Des mois durant, j'écrivais en rêve les histoires initiées pendant les trois nuits de Tlemcen. Mais sans la ville, je ne pouvais rien. Il me fallait regagner sa confiance et entrer dans ses confidences. Prendre le temps, refaire le voyage et raconter...

À Tlemcen, j'ai entendu, ô combien ! Peut-être plus que je n'ai vu... De la ville, j'avais gardé des souvenirs étranges qui ne ressemblaient pas à ceux que l'on rapporte habituelle-

5. En référence à Mohammed Dib, *Tlemcen ou les lieux de l'écriture*.

6. Ce vœu s'est réalisé : le Centre culturel français de Tlemcen a acquis et exposé les dessins de Tlemcen en avril 08

ment d'un voyage. J'avais entendu la ville et ses contes mais sans comprendre. Je ne le sus que plus tard, comme si elle ne voulait pas que je la découvre ainsi, dans l'instant, comme si elle voulait me faire attendre, revenir sur mes pas et, par des mots, retrouver ceux qu'elle avait murmurés et que je n'avais pas saisis...

Revenir, c'est cela aussi. Le voyage se vit dans l'insouciance, sans avoir le temps de s'interroger. On est là. Certains signes se manifestent, des regards s'échangent, l'émotion passe, les paroles viennent sans a priori, dans une tension extrême, une sensibilité décuplée. Et l'on a l'impression de vivre, d'être. À Tlemcen, il en fut ainsi. Mais à Paris, je n'ai trouvé que le vide, doutant d'avoir vécu quelque chose contrairement à ce que j'avais écrit le dernier soir. Le conte était fini. J'en étais sortie et je n'existais plus.

Ce voyage évoquait aussi ceux d'autrefois dans le monde musulman, entrepris pour apprendre et effectuer le Pèlerinage, dans un périple de plusieurs années et au prix de mille dangers. On y cédait par tradition, pour acquérir une forme de sagesse qui forcerait au retour le respect et la considération. Certains partaient en quête d'eux-mêmes, d'une forme de spiritualité à laquelle ils aspiraient et que seul le voyage pouvait leur apporter. S'ils ne partaient pas, ils gardaient le goût amer d'avoir manqué de courage, de s'être défaussés par faiblesse ou par facilité. L'Andalousie avait fourni nombre de ces voyageurs intrépides et pieux en partance pour les villes saintes... Sidi Abou Madian... parmi les Saints vénérés de Tlemcen... parti de Séville, pour la Mecque. À son retour, son désir de rester dans la ville, séduit par sa beauté pour y attendre la mort... Histoire fondatrice de la ville et de sa mémoire...

Qu'avais-je appris des voyageurs de Tlemcen ? Le voyage avait ouvert sous mes pas un néant effrayant. Au retour, je subissais la confrontation entre mes rêves et la réalité. Entre ce que j'avais vu et ce que mes souvenirs en faisaient, je ne trouvais plus rien. Nostalgique, je m'alanguissais en l'attente d'un prochain départ... Retrouver la ville de l'illusion et ses contes...

Attirée par les Saints et les Mystiques de Tlemcen, j'étais venue et m'étais laissée conduire dans la nuit sous les arcs centenaires du marabout de Sidi Bou Hishaq et-Tayer. Dans le silence et la retenue, lourds et discrets, j'avais entrevu ce que je cherchais. Mais au retour, j'avais tout oublié.

(...)

Je suis revenue. L'été commençait. Mi-juin, la nuit tombait. Il était un peu tard. D'orange, le ciel virait au turquoise puis au vert pour finir en bleu marine quelques instants plus tard. Sidi Abou Median était éclairé déjà. Lumière du couchant ? Eclairage nocturne ?

« Cette allée est la montée vers Sidi Boumediene, mais peut-être que c'est aussi notre descente. ⁷ »

Derrière le cimetière, la route monte vers El Eubad. Je n'y étais pas allée cette fois-ci. Abandonnée au soleil, j'avais attendu le soir, perdue dans les voix de la ville et ses légendes. Et puis quelques vapeurs, des fumées et des rêves. Ici, tout m'avait paru un songe une fois encore. Et pourtant j'y étais ; comment le dire d'une autre façon ? Je ne pensais que dans les reflets de la ville, dans ses ombres courtes sous le

7. Mohamed Dib.

soleil de midi, dans les traces immenses du couchant. Je ne sentais que la fraîcheur des figues que l'on vend dans ta rue. Je ne brillais que dans les reflets des strass qui éblouissent devant les vitrines de la Kissarya... J'avais vu les rues, les gens, la Médresse et la Poste...

Vendredi soir et c'était dimanche : la route serpente entre les collines râpées, les orges blondes déjà moissonnées, des étendues presque blanches fauchées dans leur tendresse en perdition. La voiture roulait doucement. Le soir s'étirait, attendait encore avant de tomber vers le Maghreb, dans la mer, derrière les reliefs d'ambre et d'ombre mêlés.

Une colline oubliée ou presque. Une tombe à son sommet dans le couchant. Là est enseveli un homme. Il a été abattu par les Français parce que son fils avait pris le maquis. Ils ne retrouvaient pas le fils. Ils ont abattu le père. Ce n'est pas une histoire, c'est l'histoire. Il y a quarante-cinq ans.

Peut-être était-ce cela, le sens du voyage. Parce qu'il y en avait un. Non point direct, mais un fil torsadé, tissé en arabesque d'argent dans le brocart des nuits de Tlemcen... Insoupçonnable, il fallait le rapt de l'ombre et la disparition dans la ville pour que s'ouvre quelque chose. Une porte, puis une autre qui se referme. Entre les deux, une faille, un interstice, un souffle, des parfums et des images en clair-obscur. L'œil s'habitue. Sans réticence, j'ai suivi, écouté ce qui m'était murmuré et j'ai entr'aperçu dans les nimbes de la nuit, une autre ville que je connaissais depuis toujours. Et quand la seconde porte s'est refermée sur moi, Tlemcen baignait dans la lumière.

